

CHANSONS DE LA SOURDE FONTAINE
Recueil de chansons de CLAUDE GAGNON

Compte rendu de Jacques Julien

Paru dans le *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec*, sous la direction de Gilles Dorion, avec la collaboration d'Aurélien Boivin, Roger Chamberland et Gilles Girard, tome VI, 1976-1980, Montréal, Fides, 1994.

Publiées en 1980, les *Chansons de la sourde fontaine* s'inscrivent en fait dans la chronologie de la décennie antérieure. Dès l'ouverture, Claude Gagnon révèle le caractère intimiste de ses chansons publiées, dit-il, pour « [q]uelques amis [qui] m'ont demandé certains de ces textes ». En épigraphe, les mots du recueil des *Feuilles mortes* de Jacques Prévert chantés par Yves Montant soulignent la nostalgie de ces souvenirs offerts : « Mais la vie sépare ceux qui s'aiment | Tout doucement, sans faire de bruit ».

Les chansons sont distribuées en « Premières Chansons », « Audio-mobile 256 », « Désespoir à Gogo », « Chansons interprétées par différents compositeurs et interprètes », « la Douceur de qui aime », « Chansons sourdes ou muettes », « la Tourtière allégorique ».

Dans son « Avant-propos », l'auteur établit lui-même que ses textes « ne sont pas des poèmes, ce sont des textes de chansons », les différences entre poème et chanson étant selon lui une question de simplicité de la forme et une crudité, une « ordinarité ». Cette distinction sommaire n'est pas toujours observée puisque plusieurs textes débordent largement le cadre bref de la chanson. Il en va ainsi de la « pata-chanson-illustrée », « la Tourtière allégorique », qui ferme le recueil.

Il faut donc partager les textes en deux groupes distincts. Le premier correspond à la définition donnée et comprend les sections « Premières Chansons », « Chansons interprétées par différents compositeurs et interprètes » et les « Chansons sourdes et muettes ». En particulier, les « Premières Chansons », langue et thèmes, sont très « chansonnières ». On y retrouve cette préciosité du langage qu'on a prise alors comme marque de la poésie : « Tu viens oh ! de si près | Comme un nuage aux cyprès. » Même quand elle se veut crue, la langue reste châtiée et farcie de références à la culture classique. Parfois, elle emprunte les tournures de la chanson traditionnelle pour se dévergondner un peu : « Je pense aux futurs maris qui sont déjà cocus | Depuis que les filles font leur vie de garçon | Je ne sais plus où donner de la tête ni du... »

Le deuxième groupe du recueil comprend trois productions auxquelles est associé Pierre Bourdon. On y trouve cette fois une définition multidimensionnelle de la chanson, environnement sonore, objet sculptural, spectacle. « Audio-mobile 256 » est une performance sonore, une « forme expérimentale » inspirée de la sculpture contemporaine dont se dégagent plusieurs visages de l'éternel féminin, à partir de combinaisons quatre à quatre des éléments, des saisons, des âges de la vie et des émotions. Le spectacle « Désespoir à gogo » fut mis en scène par André Brassard. « La Douceur de qui aime », « environnement dramatique pour l'émission *Premières* de Radio-Canada, 1975 », se lit comme un florilège de la chanson populaire de langue française intégré à un regard sur la culture contemporaine.

Claude Gagnon est en effet très proche de son milieu et, comme Robert Charlebois, il témoigne de la petite-bourgeoisie urbaine des « bums de bonne famille ». Parolier occasionnel de celui-ci, il est l'auteur de l'une des meilleures créations du chanteur, la bande dessinée sonore de « Fu Man Chu » (le recueil en publie d'ailleurs une troisième strophe, plus tardive), et « Nicolas Flamel », dont la popularité se rattachait à la séduction exercée alors par l'alchimie et l'ésotérisme.

Le Moyen Âge imprègne la forme et le fond de chansons narratives où « [I]l était une fois » introduit des histoires de chevaliers et de châteaux. Une chanson récente, « Troubadour en conserve » (1980), célèbre Adam de la Halle comme « le premier populaire' polyphonique ». De même, les interrogations et le ton du François Villon de la « Ballade des dames du temps jadis » jouent en sourdine dans la chute des « Jeunes Filles sages » : « Mais dans quelques années que restera-t-il ? | De ces mamelles qui furent toute leur vie inutiles | De ces nombrils qui n'auront jamais vu le soleil | De ces fruits qui auront pourri dans leur corbeille ».

Plusieurs paroles ont une belle vigueur. Le plus souvent, c'est une formule brève qui frappe, doucement contestataire, ironique. Les héros de Gagnon sont encore tout jeunes, à peine sortis d'une enfance feutrée dont ils évoquent les souvenirs tout en se rebellant contre l'autorité parentale, puis contre l'univers entier. La prison de leur espace circonscrit aux petites cours des immeubles ordinaires est dramatisée en « barreaux de ma cage » dont la seule échappée se trouve par le fond de son verre.

Toutefois, ces frères et ces sœurs d'Émile Nelligan sont de jeunes vieillards, nostalgiques du temps passé et de la vie qui s'enfuit alors qu'ils la découvrent à peine. Ils ont tout lu, tout vu, tout su. La voie lactée que les cosmonautes d'alors explorent leur fournit le symbole de la distance entre les êtres et de l'impossibilité de communiquer. Souvent frère-sœur, copain-copine, les personnages de Gagnon ont une révolte fragile mais frémissante dont Réjean Ducharme fera entendre tout le registre.

Les *Chansons de la sourde fontaine* demeurent un bon document, témoin de la production éclatée, expérimentale des années 1970, et contribuent à un enrichissement de la définition de « chanson ».